

L A F A M I L L E

D'ALBERT ET DE MARTHE M A R T I N - J A C C A R D

racontée par leur fils Georges

mai 1985

suite de la brochure

Souvenirs de la vie de Henri-Louis M A R T I N

écrite par son frère Emile

j a n v i e r 1933

Grand-papa, raconte-moi une histoire de quand tu étais petit.

Cette question des enfants qui revient sans doute depuis des millénaires est le point de départ de l'histoire. Lorsqu'à mon tour, j' ai posé cette question à mon grand-père, il m'a fait remonter dans le temps jusqu'aux guerres de Bonaparte en Italie en 1796. En effet, tandis que mon grand'père, Henri Martin, né le 6 mars 1846, son grand-père, Louis, lui racontait comment, à l'âge de 22 ans, il avait été porté en triomphe à Milan ensuite d'un acte héroïque par lequel il s'était distingué dans une bataille . Cet épisode nous est raconté, ainsi que l'histoire de cette génération dans la brochure rédigée par oncle Emile. Nous y ajoutons ci-dessous quelques compléments.

Quelques compléments de la vie d'Henri Martin.

Un oncle célibataire habitait avec eux aux Grangettes. Dans une période de chômage, c'était avant la naissance de grand-papa, il était allé travailler à la Vallée de Joux. Au retour, il fut suivi par un loup. Comme il rapportait une miche de pain, il en lançait de temps en temps un morceau au loup lorsqu'il était trop proche. En remontant le vallon de la Jougnenaz, où la pente est rapide, le loup arriva au-dessus de lui. Tout à coup, la bête lui bondit dessus. Il se coucha et le loup, dans son élan, arriva beaucoup plus bas.

Le loup le quitta dans les prés de la Gittaz. Arrivé aux Grangettes, l'oncle pleura comme un enfant, après tant de frayeur.

S'il a connu la retraite des Bourbakis en février 1871, grand-papa ne nous en a pas beaucoup parlé. Par contre, c'était un épisode souvent relaté chez grand-maman du château. En effet, c'est mon arrière-grand-père maternel, le commandant Louis Jaccard qui se trouvait à la Grand'Borne pour recevoir et désarmer une partie de cette armée en déroute, dont le plus gros entra en Suisse par les Verrières. Le temple de l'Auberson était alors en fin de construction.

On y logea les internés et le premier service religieux qui y fut célébré fut une messe.

Henri Martin était une figure caractéristique du village par son physique et par sa personnalité. Il avait une boiterie prononcée ensuite d'une jambe déformée et d'un pied bot. Et il avait une barbe, qui était l'exception à l'époque. On dit qu'il n'avait pas toujours un caractère facile. Il avait un tempérament de lutteur forgé par les circonstances et par le climat.

Tous les vingt ans il y avait une crise dans cette région d'abord horlogère, puis de fabrication de petites musiques. C'était chaque fois l'occasion pour des familles d'aller vers les villes ou de s'expatrier. Il a terminé l'école dans une de ces périodes-là. Il a alors travaillé à la construction de la route de la Prise Jaques pour 40 centimes par jour. Mais, il a été marqué par l'esprit entreprenant de son père. Puis, son esprit inventif a été stimulé par son infirmité. Il devait toujours trouver des trucs pour se faciliter le travail. Ainsi, pour ne pas avoir à se baisser pour essarter (ramasser les pierres dans les champs), il avait mis un petit sac maintenu ouvert par un cercle au bout d'un bâton, d'où il basculait les pierres dans une hotte. Pour ressuyer la rosée et pouvoir étendre le foin plus tôt, il avait fixé des toiles sur une traverse que le cheval tirait entre les chicons. Il prenait souvent plus de temps à inventer des trucs qu'à faire le travail auquel ils étaient destinés. (Cela aurait été valable pour de grandes séries).

Une fois, nous avons été intrigués de le voir pendant deux jours préparer toute une installation. Finalement, nous avons vu que c'était simplement pour mettre en bouteilles le vin d'un petit tonneau de 30 litres (de vin). Cela nous montre qu'il utilisait son esprit inventif comme un sport, indépendamment de la valeur de rendement.

Pour un Noël, il nous a fabriqué un cheval à balançoire avec des planches que maman a recouvertes d'une toile. Sous son ventre, il portait cette inscription: "Friquet, Cheval de guerre, 1915."

Son invention marquante, fut celle des rouleaux pour les petites musiques.

En ce temps-là, on les faisait à partir de feuilles de laiton. Il a trouvé le moyen de les fabriquer à partir de tubes, avec un procédé pour les couper sans les déformer. C'est ainsi qu'il est devenu fournisseur de rouleaux pour tous les fabricants de la région, jusqu'au jour où son ami

Hermann Thorens a repris le procédé.

A part cela, il fabriquait ce qu'on appelait des manivelles. C'étaient des musiques avec de petits rouleaux n'ayant guère que cinq notes. Elles n'avaient pas de ressort et jouaient lorsqu'on tournait une petite manivelle. Elles avaient un grand succès auprès des enfants.

Il aimait beaucoup jouer aux échecs. A ce sujet, voici ce que m'a raconté Numa Jaques qui fut missionnaire en Afrique du Sud. A sa sortie de l'école, il a travaillé chez Henri Martin comme aide et commissionnaire. Le patron lui a appris à jouer aux échecs. De temps en temps, il le faisait venir de l'atelier dans son bureau pour y jouer. Et, avec lui, les parties étaient longues! Les semaines de travail étaient de 55 heures. Mais ce n'était pas le stress d'aujourd'hui!

Un jour, je l'ai entendu dire à un ami: "J'ai toujours un papier et un crayon sur ma table de nuit pour noter les idées qui me viennent lorsque je suis au lit."

Une autre fois, parlant de problèmes spirituels, il lui a dit :
"Notre engagement à l'égard de notre église devrait être tel que nous puissions envoyer tous nos pasteurs en mission."

D'après les recherches faites par Alfred Boon (petit-fils d'Alfred Martin, frère d'Henri) et de Marcel Martin, pasteur (fils de Louis Martin qui fut quincailler à lit-Croix), nous possédons un tableau généalogique qui nous fait remonter à un certain Martin Durant (1313-1372).

Rappelons ici quelques dates qui concernent notre famille:

Henri MARTIN (6.3.1846 - 14.9.1932) Il est né aux Grangettes. Après quelques années passées à Ste-Croix, son père bâtit une maison à L'Auberson.

Ils y emménagent en 1862.

En 1881, il épouse **Suzanne Monnard** de Cossonay (14.3.1845 - 13.3.1914)

15 mai 1893: incendie de la maison

30 juillet 1894, ils s'installent dans la nouvelle construction.

Ils ont eu 4 enfants:

Lucie (28.8.1882 - 30.4.1899) En sortant du collège de Ste-Croix, elle est envoyée dans un pensionnat à Wilhelmsdorf en Allemagne. Elle y tombe malade d'une phtisie et meurt en quelques semaines. Là-bas, elle écrivait son journal sur un cahier qui existe encore.

Jean (1er.3.1884 - 22.4.1976) a épousé Jeanne Margot (1er.6.1883 - 28.2.1980) de la Prise Perrier. Ils ont eu 2 enfants: Frank et Suzanne. Frank a eu une fille Simone, mariée à André Cuénoud; ils ont eu 2 enfants dont un est mort accidenté.

Suzy a épousé Marcel Porchet; ils n'ont pas d'enfant.

Paul (3.7.1885 - 16.9.1958) a épousé Elisabeth Geiger (25.10.1884 - 16.12.1980)

de Bienne. Ils ont eu 3 enfants: Henri, Madeleine et Jacqueline.

Henri a travaillé comme ingénieur agronome pour la F.A.O. en particulier en Algérie, Lybie, Iran, Arabie Séoudite, St. Domingue. Il a eu 2 enfants:

Françoise et Gérard. Gérard a lui-même un fils du nom de Jade.

Madeleine a épousé Martial Streit, pasteur. Ils ont eu 3 filles et 1 garçon:

Christiane, Ghislaine, Anne-Catherine et Dominique.

Jacqueline, mariée à Jacques Christen (décédé) a eu 3 fils : Yves (décédé suite d'un accident), Sylvain et Rémy.

Albert (2.1.1889 - 2.7.1967) a épousé le 30 mai 1911 •

Marthe Jaccard (24.9.1889 - 16.3.1976)

Leur vie et celle de leurs enfants est relatée dans les pages qui suivent

Il était quatre petits enfants.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire , dit-on. Ils ont pourtant des souvenirs. Ne nous a-t-on pas appris à chanter à l'école: "Les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais." En voici donc quelques-uns:

" Il était 4 petits enfants", c'est le titre d'un livre de René Bazin que maman nous a lu. Chaque soir, maman venait prier avec nous au moment de notre coucher. Mais, le dimanche soir, elle prenait un peu plus de temps pour nous lire un chapitre d'un livre. L'histoire de ces quatre enfants nous a tous frappés, parce que **nous** nous y retrouvions. Nous étions des enfants heureux.

Georges, né le 22 octobre 1912 était un enfant rachitique. C'est grâce à tous les bains et frictions que sa maman lui a donnés qu'il a gagné sa cause. Mon premier souvenir, ce sont des hurlements de peur parce qu'un oiseau avait volé trop près de moi. J'étais en-dessous de la maison avec papa, remontant du poulailler. A mesure que j'ai grandi, j'étais habité par toutes sortes de peurs; et naturellement la peur des chiens. Un jour, en lisant un roman d'Henry Bordeaux intitulé "La peur de vivre ", j'en ai conclu que ce titre me définissait exactement.

Il faut ajouter que petit à petit j'ai découvert tous les "Ne crains point" de la Bible. Jésus m'a libéré de tous ces blocages. Lorsque nous sommes fiancés, face à un avenir incertain, nous avons reçu du Seigneur ce texte "Marc 5:36" (Ne crains point, crois seulement.) que nous avons fait graver dans nos alliances. Dans bien des circonstances, il nous a rappelé que nous sommes dans les mains de Dieu.

Pierre est né le 3 novembre 1913. On l'a toujours appelé Pierrot.

Depuis tout petit, il n'aimait pas se laisser photographier. Une fois, au "Petit château", tante Marguerite a vaincu sa résistance en lui prêtant, juste pour la photo, une vache en porcelaine. Elle lui a été maintenant donnée en souvenir. Il était donc, dès le départ, paysan dans le sang.

Du reste, comme enfants, combien de vaches, veaux et chevaux n'avons-nous pas fabriqués avec nos scies à découper! Puis, quand nous allions à la forêt, on se fabriquait des écuries et ce sont les pives qui nous servaient de vaches.

A table, il fallait être sage. (Quel changement après deux générations !)

Georges était boudeur quand on l'envoyait derrière la porte. Pierrot était plus vif; on le surnommait le poulain. Pour nous faire tenir tranquilles pendant les repas, les parents ont reçu un jour un "fouetteur". C'était une petite courroie fendue en petites lanières. Un jour, d'un commun accord, les lanières ont reçu chacune un coup de ciseau, de sorte qu'elles ne tenaient plus que par un fil. Au repas suivant, Pierrot en a fait des siennes jusqu'à ce que papa prenne le fouetteur.

Au premier coup, toutes les lanières ont lâché. Quel éclat de rire, même pour les parents qui essayaient de s'en cacher.

Pierrot avait aussi une imagination fabuleuse. Le soir, lorsque nous étions au lit, il nous racontait des histoires qu'il inventait au fur et à mesure qu'il parlait. Il y en eut une, un vrai roman feuilleton, poursuivie bien des soirées.

Puis vint **Lucy**, le 13 novembre 1914, qu'on appelle Lulu. (Voyez le travail pour maman: trois enfants en trois ans !) Pour la taquiner, son papa l'appelait Lucy-Marthe, selon son inscription à l'état-civil.

Quant à elle, elle épelait son nom: L - u , Lu, c - y , cy , Lucy.

Il ne fallait pas qu'elle ne soit qu'un souvenir de sa tante Lucie, soeur aînée de papa, qui était morte en 1899 âgée d'un peu plus de 16 ans. Comme nous aimions notre soeur ! Et pourtant, elle était souvent notre souffre-douleur. Nous la prenions par ses tresses pour la soulever. Mais, le dimanche, elle était coiffée avec ses magnifiques cheveux frisés tombant dans le dos. Lulu était une soeur modèle. Plus tard, quand j'en vins à penser mariage, elle représentait pour moi la femme idéale, ainsi que maman... Mais l'amour est capricieux, et, Dieu, qui est sage, prépare pour ceux qui s'attendent à lui le conjoint qu'il leur destine.

Robert est né le 15 décembre 1916. Oncle Jean l'a surnommé "Kino".

Un rayon de soleil. Le crac de la famille. Ainsi, la grande passion en hiver,

c'étaient les sauts à skis. (N'oublions pas que les premiers champions de Suisse et même aux Jeux olympiques de 1936 étaient des sauteurs de l'Auberson et de Ste-Croix.) Grand-papa n'aimait pas du tout cela. Il trouvait que c'était trop dangereux. Malheureusement, il avait en outre une préférence pour Georges, ce qui créa parfois des tensions. Alors, il m'a offert une paire de skis (les premiers étaient devenus trop petits) à condition que je ne fasse pas de sauts. Le peureux que j'étais a facilement promis. Pour commencer, Robert a eu en guise de skis, des douves de tonneau sur lesquelles on avait cloué une paire de vieilles sandales comme montures. En faisant un saut de 15 mètres de long en bas la combe, lorsqu'il est retombé, les montures se sont déclouées; il est resté sur place, tandis que les douves poursuivaient seules la descente. Il avait un caractère généreux et enjoué. Un jour, à l'école du dimanche, le pasteur Charles Rivier a fait asseoir Willy Recordon sur le premier banc parce qu'il babillait. Robert est allé se mettre à côté de lui. Robert a les yeux bruns de sa maman. Ceux de ses frères sont plus clairs, bruns-verts, tandis que Lulu a les yeux bleus de son papa.

Leurs parents

Avant de parler de ces enfants heureux, n'aurait-il pas fallu parler de leurs parents?

Le 30 mai 1911, Albert Martin, fils d'Henri, de la Saugette, et Marthe Jaccard, du Petit Château, tous deux âgés de 22 ans, se mariaient.

Albert, de l'Eglise libre, qui était allé à l'école des tommes, comme on surnommait l'école privée créée par l'Eglise libre. Il avait fait un apprentissage de perceur de pierres d'horlogerie à Lucens, dont il aimait à nous rappeler des souvenirs. Marthe était allée au collège à Ste Croix et avait risqué d'entrer à l'école normale. On avait oublié d'en parler à un cousin, inspecteur scolaire, qui aurait pu la recommander lors des examens d'admission. C'est ainsi que l'orientation de tant de vies est souvent modifiée par un petit incident... Elle était monitrice d'école du dimanche au temple. En ce temps-là, un mariage entre libristes et nationaux n'allait pas de soi.

Le pasteur Dulex qui a présidé la cérémonie de mariage leur a laissé le texte de 2 Pierre 3:18 : "Croissez dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ."

La Bible qu'ils ont reçue à cette occasion n'est pas restée fermée.

Chaque soir, ils l'ont lue avant de s'endormir. Leur vie spirituelle ne s'étalait pas, mais ils savaient affirmer leurs convictions. Il y avait toujours la prière au moment du repas. Maman nous a appris à prier et à lire notre Bible, mais nous n'avons pas eu l'habitude d'avoir un culte de famille. Nos parents n'en ont pas moins beaucoup prié pour nous.

Cela pour dire que cette bénédiction demandée à Dieu n'a pas été sans lendemain. Dieu a béni leur foyer et ils ont voulu marcher avec Lui.

Mais pour revenir au point de départ, il y eut le voyage de noce. Ce fut le voyage de leur vie: Berne, où maman avait passé un an dans une famille; visite de la fosse aux ours, puis Lucerne. Combien de fois nous en ont-ils parlé! Mais ce fut un voyage express, parce que c'était le moment de mettre les veaux au pâturage.

Si Albert Martin n'avait pas été un élève brillant à l'école, à cause du retard dans son développement physique, il s'est bien rattrapé ensuite.

Il aimait la lecture, lisait lentement, mais mémorisait et assimilait ce qu'il lisait. Il a ainsi acquis une certaine culture qui lui permettait de tenir une conversation avec n'importe qui. Il était passionné par la politique, surtout la politique étrangère. C'est essentiellement ces sujets qu'il lisait dans les journaux; autrefois "Le Journal du Jura", plus tard la "Gazette de Lausanne". Il voyait aussi la situation internationale dans l'optique des prophéties bibliques et du retour du Christ. Il pouvait se passionner dans les discussions. Par contre, il s'est toujours tenu à l'écart de la politique régionale. Toute sa sympathie allait au parti libéral.

C'était un homme à principes. Au sujet de l'Eglise, il était libriste par conviction. Pour lui, l'église de l'Etat, comme il disait, qui englobe tout le

monde, est un non-sens. Pour faire partie d'une Eglise, il faut avoir fait une expérience du Christ. Il a été marqué par ce que lui a dit son pasteur au catéchisme au sujet de I Corinthiens 11:27-28: l'avertissement de l'apôtre Paul à tous ceux qui prendraient la Cène indignement. A cause de cela, pendant une grande partie de sa vie, il n'a pas osé participer à la Ste-Cène. Ce fut une libération pour lui lorsqu'il a compris qu'il ne s'agit pas d'être parfait pour participer à ce repas, mais que Jésus s'offre justement à ceux qui sont conscients de leur indignité, qui se repentent et viennent à Lui.

Papa était très strict au sujet de l'observation du dimanche. Même après une série de pluie, s'il faisait beau ce jour-là, il n'était pas question d'aller travailler aux foins. "Le travail au dimanche ne peut pas être béni", disait-il. Il en avait fait maintes fois la constatation en regardant autour de lui. Après avoir terminé son travail à l'écurie, le dimanche matin, il était souvent prêt à la dernière minute pour aller au culte à la chapelle.

Quand on lui disait qu'il serait en retard, il répondait:

" Il en faut bien un qui soit le dernier!"

Nous avions une certaine crainte de papa. Il devait parfois gronder lorsque nous étions une bande de gosses à chahuter dans la grange et à sauter sur le tas de foin. Il faut dire que nous étions une douzaine d'enfants dans la maison entre les trois ménages, sans compter ceux de Bienne lorsqu'ils venaient en vacances, ou des voisins.

Quand nous n'étions pas sages, maman nous le présentait un peu comme celui qui nous punirait. Pourtant, cela n'arrivait que rarement. Disons plutôt que nous sentions en eux une autorité que nous respections.

Plus tard, nous avons été frappés par la bonté de papa pour ses petits-enfants. C'était du reste un homme sensible sous son écorce jurassienne et très émotif. Il n'était pas question pour nous de manquer l'école du dimanche. Même si, à la belle saison, nous aurions aimé faire comme certains camarades qui s'en allaient à la forêt dès le matin. Cette discipline ne nous a du reste pas du tout dégoûtés de l'Eglise. Par contre, pendant les 3 ou 4 dimanches que duraient les vacances d'école du dimanche, en juillet ou août, papa nous a emmenés quelques fois le matin pour une petite promenade.

Il nous chantait des chants qu'il avait appris à la chorale.

Le dimanche après-midi, nous sortions en famille, soit à la forêt (souvent au Corbet) ou sur les pâturages de France voisine; plus rarement au Suchet, Aiguilles de Baulmes ou au Chasseron. Du reste, papa n'aimait pas de trop longues marches, car toute sa vie il a beaucoup souffert de cors aux pieds. Et puis, il fallait rentrer de bonne heure pour traire les vaches. Les dimanches soirs d'été, c'était la sortie à travers le pâturage du côté de la Grand'Borne où nous allions voir le troupeau du village.

Dans les promenades du dimanche après-midi, nous nous retrouvions aussi avec des cousins et des cousines avec lesquels nous organisions des jeux et très souvent avec les oncles et les tantes. Oncle Gab et oncle Constant faisaient les pitres et mettaient de l'animation. Parfois, nous allions aux Granges Jaccard où tante Marie faisait du thé meilleur que partout ailleurs parce qu'il était fait avec de l'eau de citerne.

En hiver, c'était naturellement les parties de ski.

Grand-papa (Henri) avait rêvé tout un avenir pour ses trois garçons. Il les voyait travaillant ensemble dans la maison. C'est pourquoi il leur avait donné des formations différentes. Après avoir fabriqué des musiques, puis des brosses, il espérait voir de nouvelles industries se développer.

Jean avait fait un apprentissage de commerce à l'usine Thorens à Ste-Croix.

Ensuite, il passa quelques mois à Lucens pour s'initier au finissage des pierres d'horlogerie.

Paul fut envoyé au technicum de Bienne. Mais au lieu de revenir à L'Auberson, il se maria là-bas et s'y fit une situation dans la fabrication des balanciers d'horlogerie.

Albert fit deux ans d'apprentissage à Lucens pour le perçage des pierres d'horlogerie. Mais on comptait aussi sur lui pour s'occuper du train de campagne.

Jean monta donc un atelier pour la fabrication des pierres d'horlogerie, dans lequel travaillaient quelques ouvrières. De temps en temps, nous allions en visite à l'atelier. Avec de la cire à cacheter qu'elles utilisaient

sur leurs machines, elles en chauffaient une petite boule qu'elles fixaient au bout d'une allumette ou d'un petit bois, elles y marquaient deux yeux et une bouche; elles y ajoutaient 3 ou 4 cheveux qu'elles nous coupaient, et nous avions une poupée.

Avec son double métier, les horaires de papa à l'atelier étaient irréguliers. Il y retournait souvent le soir. Il s'éclairait avec une lampe à pétrole. On nous permettait parfois d'aller un moment vers lui avant notre coucher. Nous aimions le voir faire ce travail miniature où il faut utiliser la loupe: préparer ces petits fils d'acier qui servaient de foreuses, fixer en face avec de la cire sur une autre partie de la machine la pierre d'une fraction de millimètre de telle façon que le foret arrive bien au milieu, y mettre de la poudre de diamant, ainsi pour une dizaine de pierres sur la machine. Il y en avait de plus ou moins dures et de différentes couleurs, des rubis bleus ou roses ou des grenats.

La famille Jaccard

Après avoir parlé de la famille Martin et présenté papa, voyons qui était maman et quelle était sa famille.

Marthe Jaccard était la petite-fille de Louis-Eugène Jaccard-Junod (5.4.29 - 26.1.1892). En qualité de commandant de la place d'Yverdon, c'est lui qui reçut et désarma les Bourbakis entrés en Suisse en février 1871. Il avait repris la fabrication des musiques fondée en 1830 par son père Samuel Jaccard. Ils habitaient dans la maison qui porte aujourd'hui le No 90 de la Grand'Rue. Il fit construire à côté de la maison paternelle "La grosse maison" qui est encore aujourd'hui le plus gros immeuble locatif de l'Auberson. A titre documentaire, nous trouvons sur un de ses carnets de notes de 1862 la mention de vente de pièces de fromage à 56, 58 et 60 centimes le kilo.

Le commandant était un homme qui voyait grand. Malheureusement, un représentant suisse qui travaillait pour eux en Chine pour la vente des musiques leur fit perdre fr 100.000. A sa mort, le 26 janvier 1892, son fils Constant reprit une succession très difficile. Il fallut bientôt vendre les deux maisons. Il put s'installer avec sa nombreuse famille à la Villa Reymond. Cette maison avait été construite en 1885 par Charles Reymond qui avait été précepteur en Russie. Il la bâtit dans le style des villas russes, mais il n'y resta pas longtemps. Elle servit de refuge de 1893 à 1894 à la famille d'oncle Alfred Martin après l'incendie de la maison de la Saugette. Après y avoir logé quelques années, cette maison fut achetée à bas prix et inscrite au registre foncier à Grandson sous le nom de Louisa Jaccard le 31.7.1899. Constant Jaccard (22.2.1848 - 21.11.1909) épousa Louisa Margot (18.10.1855 - 18.7.1933). Avant d'aller plus loin, signalons que Louisa avait deux frères, Jules et Louis. Ils furent souvent une providence pour la famille. Ami, fils de Jules avait un commerce de fromage à Genève. Rose, fille de Louis, épousa John Cuendet, frère aîné de Nelly qui est devenue la femme de Pierre Martin. Constant Jaccard était capitaine. Chaque année, au début de janvier, il allait à Paris, visiter des clients pour les musiques. Une fois, il en rapporta un violon pour son aîné, qui a été donné plus tard à Georges Martin.

Constant et Louisa Jaccard-Margot eurent 9 enfants:

Samuel (8.7.1879 - 29.8.1920) Il travailla avec son père jusqu'à la mort de celui-ci. Puis son cousin Ami l'associa à son commerce à Genève qui est le point de départ des Laiteries Réunies de Genève.

Marie (28.7.1880 - 1.5.1982) Elle fut la première organiste (avec un harmonium) des temples de l'Auberson et de la Chaux. Elle épousa

Constant Martin des Granges-Jaccard. En 1924, son mari meurt brutalement. Elle est veuve avec 4 enfants: Sarah, Samuel, Juliette et Marcel. Malgré une santé fragile, dans une maison sans confort (il n'y avait ni eau sous pression ni électricité), elle a vécu jusqu'à 102 ans. C'était une femme de foi. Cette parole de Jésus peut lui être appliquée: "Heureux ceux qui procurent la paix.."

Sarah (18.5.1882 - 5.9.1984) a épousé Gabriel Jaques (6.2.1885 - 21.6.1976)

Ils n'ont pas eu d'enfants. Après avoir été aux Fourgs pendant la première guerre mondiale, ils ont été gérants de la Coopé de l'Auberson pendant plus de 30 ans. Après s'être cassé le col du fémur, elle est devenue aveugle pendant son séjour à l'hôpital. C'est alors sa nièce, Juliette, avec son mari Roger **Dubois**, qui s'en sont occupés. Elle avait l'habitude de tout remettre à Dieu, ce qui lui permettait de dire après les moments difficiles : "Tout est bien".

(La plupart des renseignements que nous donnons sur la famille nous viennent de tante Sarah, enregistrés avec d'autres sur une cassette par François Martin).

Marguerite (5.7.1883 - 24.8.1972) Elle avait appris repasseuse dans le temps où c'était tout un art d'amidonner cols de chemises et manchettes. Restée célibataire, elle a passé sa vie au Petit château avec sa maman puis avec son frère Constant. Elle a été une maman pour Marcelle, la fille de Sarinette. Elle a aussi travaillé comme vendeuse à la Coopé. Elle est morte suite d'une crise d'appendicite à 89 ans !

Alice (1.7.1885 - 1890) Décédée à l'âge de 5 ans.

Elise (9.8.1888 - 17.2.1981) Epousa Gaston Bugnon de Neuchâtel où ils ont passé leur vie. Ils ont eu 4 enfants: Roger, Gaston, Marceline et Constant.

Marthe (24.9.1889 - 16.3.1976) qui épousa Albert Martin, notre maman, Dont nous reprenons la vie en détail plus loin.

Alice (10.8.1892 - 21.2.1974) a épousé Marcel Junod de la Sagne. Elle était la marraine de Georges. Après quelques années à Lausanne où ils ont eu des commerces d'alimentation, ils se sont établis à Ste-Croix où leur boucherie-charcuterie s'est développée. Ils ont eu 3 enfants: Pierre, professeur au gymnase à Lausanne; Jacqueline qui a épousé Jacques Burnier, responsable de l'office des cultures maraîchères du canton de Vaud et André qui a repris la boucherie.

Constant (18.10.1894 - 17.9.1980) Commence l'école mécanique de Ste-Croix au moment du décès de son père. Puis travaille toute sa vie comme mécanicien à l'usine Paillard à Ste-Croix. Il ne s'est pas marié. Il est finalement resté seul au Petit château.



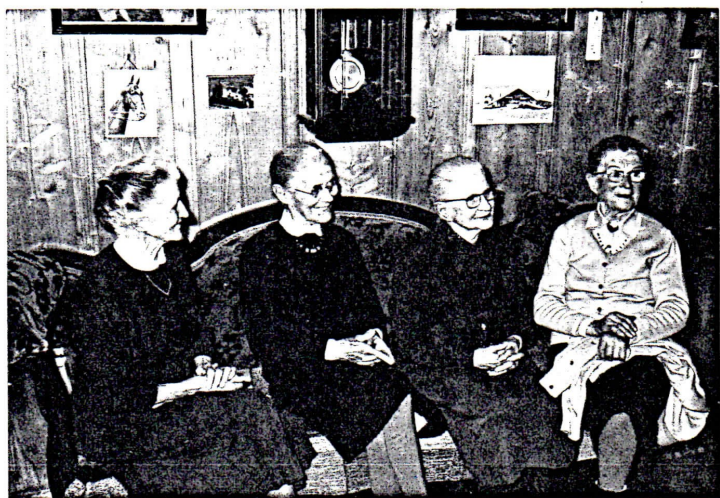
Constant et Louisa Jaccard-Margot



7 juin 1912



debout: Marthe Marie Marguerite
assises: Sarah Elise Alice



1972 Marthe Sarah Marie Marguerite

Avec grand'maman, et les tantes, le Petit château, comme on a fini d'appeler la villa Reymond, a été un centre de ralliement pour la famille et un petit paradis pendant notre enfance.

Après la mort de Constant Jaccard père, la fabrication des musiques fut abandonnée. La maison devint alors une pension où des gens de Genève et de l'étranger venaient passer leurs vacances. Mais il y restait encore deux ou trois grandes musiques (Cartels). L'une avait des poupées danseuses. Grand'maman nous la faisait jouer de temps en temps si nous étions sages.

Lorsque nous faisons notre petite grippe, en hiver, on voyait grand'maman arriver avec un cornet de cafards qu'elle tirait de son panier à deux couvercles. Par contre, le jour où nous n'avions plus de fièvre, maman nous donnait une ration d'huile de ricin.

Maman Marthe

Des yeux bruns très vifs. De beaux cheveux noirs, frisés naturellement; Mais à 35 ans, ils étaient déjà grisonnants. Elle aimait chanter et rire. Mais elle savait ce qu'elle voulait. Elle était la petite-fille du commandant. Aussi, lorsqu'elle s'affirmait un peu fort, on aimait la plaisanter en lui disant: "Marthe, mets tes galons!" A part cela, aimante, sensible, sociable et serviable. Elle répétait souvent qu'il ne faut pas s'écouter. Même lorsque son corps était usé par la maladie, sa volonté était encore là, entière. La semaine avant sa mort, elle a encore voulu aller à la Coopé pour s'acheter une casserole, alors que Nelly était là pour faire ses commissions. Il neigeait; Nelly, en souci pour elle, l'a suivie et l'a entendue se dire à elle-même: "Allez, crampe-toi, Marthe !"

Ses premières aimées de mariage ont été fatigantes avec quatre enfants nés en cinq ans. Sans parler de grand-papa Henri devenu veuf en 1914 dont elle eut la charge pendant bieu des années.

Lorsque nous étions petits, Bertha Bornand, la marraine de Robert ou tante Alice venaient parfois aider maman le samedi soir. On nous lavait dans une baignoire qu'on mettait dans la cuisine avec de l'eau chauffée sur le potager.

Au moment des foins, la table s'agrandissait d'un ou deux faucheurs. Maman courait de la cuisine aux champs. Quand il faisait beau, c'est même elle qui stimulait pour qu'on en fauche le plus possible. Car il arrivait certaines années qu'on ait une ou deux semaines de pluie pendant lesquelles il fallait tout de même payer les faucheurs. Et c'était une grosse charge. Pour nous les enfants, de même que nous avions chaque jour des petits services à rendre à la maison, nous avions notre part de travail aux foins. Mais c'était une fête de faire les 9 heures aux champs (pain, fromage et thé). Quand les champs proches étaient ramassés, nous allions aux Grangettes, puis au Miguet. On y portait aussi le dîner ou le goûter. Si c'était de la poésie pour nous autres gosses, le remaniement parcellaire a bien simplifié les choses.

Maman n'était jamais inactive. Quand les raccommodages étaient terminés, elle avait toujours d'autres ouvrages à l'aiguille en train: tricot, broderie, tapisserie. C'est ainsi qu'elle a recouvert les six chaises de chambre à manger, placet et dossier, sans parler de plusieurs autres chaises. Elle en a tricoté pour ses treize petits enfants et pour ses dix-neuf arrières-petits-enfants, sans parler du vingtième qui était attendu pour le mois de mai et pour lequel elle a encore fait quelque chose. Ces derniers, pour la distinguer de leurs grands-mamans respectives, l'appelaient avec respect "L'Arrière".

Elle représentait beaucoup pour eux.

Avec un mari paysan et toute cette famille, il n'était pas question de vacances pour maman. Pourtant, vers 1925, elle est allée passer quelques jours à Yverdon, chez oncle Jean et tante Jeanne. Le samedi après-midi, nous l'avons rejointe, tous les quatre à pied jusqu'à Yverdon. Rendez-vous avait été pris chez le photographe. Il en est sorti la photo-souvenir.

Pour le retour, en compagnie de maman, oncle Jean nous avait payé le train jusqu'à Vuiteboeuf, d'où nous sommes remontés par les gorges de Covatannaz.

A quelque temps de là, Robert eut une composition à faire à l'école. Il narra notre expédition et mit pour conclusion: "C'est notre luxe". S'il n'était pas facile de prendre des vacances, c'est dans la forêt que maman allait chercher la détente. Elle aimait aller aux champignons: morilles, chanterelles, bolets. Et quand il n'y avait rien d'autre, elle rapportait un bouquet ou quelques pives. Elle avait même découvert quelques coins connus d'elle seule.

Une fois, elle s'est perdue; elle ne savait plus de quel côté s'orienter. Cela s'est heureusement bien terminé. Mais, après cela, elle n'osait plus s'aventurer seule trop loin. Alors qu'elle avait dépassé 80 ans, il fallait avoir de bonnes jambes pour la suivre.

Et puis, il y avait la saison des petits fruits : fraises, surtout myrtilles et framboises. Elle en a ramassé des kilos pour ravitailler la famille en confitures. Que de fois, lorsque le temps n'était pas assez beau pour aller aux champs, elle est partie et souvent revenue trempée, mais toujours heureuse de sa cueillette. Au retour, avec quelle joie elle préparait une assiette des plus beaux fruits pour papa.

Quel magnifique souvenir pour nous de l'avoir accompagnée dans ses randonnées. Lorsque nous étions enfants, c'était oncle Alfred, le frère de grand-papa qui entraînait souvent la bande, accompagné de sa fille, cousine Louise Boon, tante Jeanne et oncle Jean... Lorsqu'ils s'étaient trop éloignés les uns des autres pendant leur cueillette, leur cri de ralliement était "Caroline"! Il est du reste encore utilisé par certains membres de la famille.

Vers 1921, il y eut une crise économique. Oncle Jean liquida son atelier et partit comme comptable chez Cuendet et Martin, combustibles, à Yverdon. Crise aussi avec les prix du bétail. Un jour, papa a vendu une vache à un marchand pour le prix de 1800 Fr. Comme les prix étaient à la baisse, le marchand n'a pas pris la bête. Un an plus tard, papa l'a vendue avec une autre pour 1800 Fr les deux!

Papa a continué seul le perçage des pierres pour une usine. Mais bientôt cette industrie a été révolutionnée et tout ce travail a été fait par des machines automatiques. Il est alors parti travailler à l'usine Thorens à Ste-Croix. Il n'a gardé que deux vaches qu'il trayait avant de partir, ainsi que deux modzons et deux veaux. Pierrot et Georges terminaient le travail à l'écurie avant d'aller à l'école, et s'en occupaient le soir.

Chez Thorens, papa faisait le montage des couvercles de briquets. C'est bien allé pendant quelques années. Mais, lorsqu'éclata une nouvelle crise, en 1931, M. Thorens vint dire à papa qu'il n'avait plus de travail pour lui.

Avant d'entrer dans le détail de ces années difficiles, revenons aux quatre enfants qui sont devenus des adolescents et doivent trouver une orientation pour leur vie.

Sorti de l'école primaire à Pâques 1927, **Georges** va faire un apprentissage de commerce de trois ans à Lausanne, chez Alols Bron, marchand de papiers en gros. Une fois celui-ci terminé en 1930, une toute autre orientation de vie s'est imposée à lui : faire des études de théologie en vue de partir en mission. (Combien cela aurait été plus simple s'il avait accepté d'aller au collège à Ste-Croix au lieu de rester à l'école primaire). Il faut alors retourner sur les bancs d'école, apprendre le latin et le grec et l'allemand. (Quel privilège d'avoir pu recevoir durant un été des leçons de grec par le pasteur Louis Reymond, éminent helléniste, retraité à l'Auberson.)

En 1934, Georges passe ses examens de maturité fédérale. Puis c'est la faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne de 1934 à 1938.

Il s'en va alors passer six mois en Angleterre pour acquérir quelques notions d'anglais en parlant français à des jeunes dans un internat!

Pierrot aurait bien aimé aller au collège à Ste-Croix. Mais il fallait aider à l'écurie... A la fin de sa scolarité, il a eu des ennuis de santé; il avait un souffle au coeur. (C'est à cause de cela qu'il n'a pas été pris lors du recrutement dans l'armée. Ce qui ne l'a pas empêché de faire plus de 900 jours de mobilisation pendant la guerre dans le service de repérage des avions.)

Après quelque temps de vie au ralenti, il a passé trois ans et demi à l'école de petite mécanique de Ste-Croix où il a aussi suivi le cours d'électricité. Lorsqu'il en est sorti, il n'y avait pas de travail dans les usines. Un jour, il est parti en vélo pour Lausanne. Il s'est d'abord engagé dans un garage comme pompiste, puis comme porteur de lait chez Jules Bornand, un ressortissant de l'Auberson, frère de René Bornand. Il a ensuite travaillé pendant quelques mois comme monteur électricien chez Eugène Gonthier, concessionnaire à Lausanne.

De là, il a été engagé au garage des Remparts à Yverdon.

Lorsque l'usine Paillard a commencé la fabrication des radios, ils ont fait appel à Pierrot. Il y est resté jusqu'en 1939, date à laquelle son beau-frère John Cuendet l'a demandé.

Lulu, après son année d'école ménagère à Ste-Croix est partie le 25 avril 1930 à Zurich pour y passer l'année traditionnelle que beaucoup de jeunes filles faisaient alors en Suisse allemande. A son retour, elle est allée travailler à l'Harmonia pendant plus d'un an. Elle gagnait 90 Fr par mois. Pendant bien des mois, c'est la seule paye qui rentrait à la maison. A la Saint Jean, elle put tout de même s'acheter le vélo de sa vie. En automne 1932, tante Sarah l'engagea comme vendeuse à la Coopé où elle est restée jusqu'en juillet 1944.

Robert voulait apprendre boucher. Son école terminée, il fut engagé comme apprenti au printemps 1932 à la boucherie Knutti à Thoun où se trouvait déjà son cousin René Margot du Bazar. En septembre 1932, il fait une pleurésie qui récidive en janvier 1933. En 1935, à l'occasion d'une grippe, le docteur le fait radiographier. On découvre une spondilite (tuberculose osseuse sur deux vertèbres). Le 9 mars, il est emmené à Leysin où il doit rester 19 mois étendu.

En été 1935, Lulu et Georges sont allés le voir en vélo. Georges venait juste d'apprendre à se tenir sur un vélo. Ce fut une épopée: le logement pour l'un à 1 Fr la nuit dans des draps plus que douteux, tandis qu'au matin, Lulu n'osait pas sortir de son lit, parce que des ouvriers travaillaient sur le toit à côté de sa fenêtre, l'excursion ratée à la Tour d'Aie, la chute au bas du col des Mosses... Pourtant, c'est un très beau souvenir.

Le 17 avril 1937, Robert rentre à la maison. D'après les radios, il est guéri. En 1942, le mal reprend au coude. Comme il fait des accordages, il ne peut plus manier la lime. Il continue son travail avec une meule. En 1944, il commence à souffrir des reins. Le mal s'aggrave pendant l'hiver 1946-47. En avril, le docteur le fait hospitaliser à l'infirmerie de Ste-Croix où il meurt le 6 mai 1947.

Robert a fait partie de la chorale depuis 1934, qu'il a présidée de 1945 à 1947. Voici quelques extraits de ce qu'en a écrit Maurice Reymond dans le cahier des procès-verbaux de la société:

" Il nous reste mieux qu'un souvenir, c'est un exemple de dévouement et d'attachement à sa société et un enseignement précieux. Jovial et plein

d'humour, il avait acquis par la souffrance une pondération qu'il est rare de rencontrer chez un homme de cet âge. Il ne se plaignait pas et ne voulait pas qu'on s'apitoie sur son état; et pourtant, quelle longue épreuve que sa vie; tout projet d'avenir banni, pratique des sports interdite. Il aurait pu se laisser gagner par l'amertume et l'aigreur; mais rien de tout cela. A tous ses amis, il offrait un visage serein et confiant. Si la souffrance avait ravagé son corps, elle n'avait pu entamer son moral d'une trempe exceptionnelle."

Son départ fut un gros choc pour toute la famille. **Nous** avions tant de discussions passionnantes, car il lisait beaucoup et avait un esprit très ouvert. On faisait des projets, même s'il nous répétait qu'il n'avait pas le droit d'en faire. Car, à cette époque, beaucoup de ceux qui avaient été atteints de tuberculose rechutaient.

Tant Georges et Pierrot que Lulu, nous étions accablés par ce départ. C'est alors maman qui nous consolait en disant:

"Nous faisons avec lui tant de projets pour cette vie. Maintenant, nous savons que c'est en haut que nous devons regarder."

La vie continue

Certains prétendent que notre mémoire est menteuse; elle ne retient que les beaux souvenirs pour en faire « le bon vieux temps ».

D'autres, plus objectifs, pensent qu'il est inutile de reparler de ce qui a été pénible. Cela me rappelle Emile Dallièrè qui, après la lecture d'un livre où tout était beau, me disait : J'ai envie de dire à son auteur: "Mon ami, il manque une page à ton livre, c'est celle de tes échecs et de tes revers." La Bible n'a du reste pas été écrite comme un beau livre d'histoires. Elle nous est donnée comme un miroir de la vie et des hommes. Le passé nous donne toujours une leçon pour le présent. En outre, ce sont les épreuves qui forgent les hommes et révèlent ce qu'ils sont.

Les années 1930 à 1937 ont été pénibles pour papa et maman. Georges aurait dû commencer à gagner sa vie. Au lieu de cela, les parents ont offert de continuer à payer sa pension à Lausanne. Ils l'ont fait jusqu'au jour où il n'y a plus eu de travail à Ste-Croix. Papa a alors acheté un vieux cheval pour faire les travaux des champs et quelques voiturages. Par l'élevage des veaux qui naissaient, l'écurie s'est remplie petit à petit. Mais ça ne remplissait pas la caisse du ménage. Heureusement qu'il y eut l'aide de Lulu. Pierrot aurait pu, comme beaucoup de ses camarades, attendre au village que le travail revienne. Mais, dans ses débuts à Lausanne, il gagnait juste pour sa pension. Puis, en 1935, le départ de Robert pour Leysin fut un gros souci. Dans ce temps-là, il y eut à l'écurie un jeune veau qui n'allait pas bien. Papa a dit: "S'il s'en tire, j'en donnerai le prix à la mission." Le veau s'en est tiré; il n'a guère prospéré; quand papa l'a vendu au boucher, il a tenu sa parole.

La vie n'était du reste guère plus facile pour bien des foyers à L'Auberson. Des chantiers étaient ouverts par la commune. C'est alors que fut construit le chemin conduisant de la Prise-Perrier à la forêt. Un tronçon passait à travers une zone rocheuse et les ouvriers étaient payés au mètre. D'où le nom qu'on lui donnait à ce moment-là : "le chemin des martyrs."

A cette époque, Camille Bornand a ouvert dans la maison un atelier pour fabriquer les pédales de vélo. Papa y a eu un peu de travail. La situation s'est peu à peu améliorée. La fabrication des musiques a repris. Papa a fait des remontages pour John Cuendet, jusqu'à sa retraite.

Puis il y eut les soucis de la guerre. Pierrot est souvent mobilisé. Il a fait plus de 900 jours au cours des 4 ans dans le service de repérage des avions. Il était chef de poste au Chasseron.

Pendant ce temps, Georges et sa famille sont à Bavans, au Pays de Montbéliard, occupé par les Allemands. Sans entrer dans les détails de ces années qui sont relatés dans un cahier, voici quelques rappels de nos contacts avec l'Auberson dont nous étions officiellement coupés.

Après notre installation à Bavans le 4 juin 1939, la mobilisation générale nous ramène en Suisse. Tandis que Ruth y reste pour la naissance de François, je retourne en France. La débâcle me ramène en Suisse le 17 juin 1940 en compagnie de Jean Mouhot, âgé de 16 ans. J'en profite pour terminer ma thèse et la soutenir le 30 octobre. Le 31 octobre nous avons repassé la frontière par Damvant-Villars les Blamont, avec l'aide des gardes-frontières. Il avait-fallu s'y reprendre à trois reprises avec Pierrot pour loger toute la layette du bébé et autres objets dans un grand sac de touriste pesant plus de 30 kg.

Ensuite, avec les frontières fermées, il n'était pas facile de correspondre.

Il fallait sans cesse trouver de nouvelles occasions. Ce fut même parfois par Marseille, alors en zone libre. Une fois que nous étions depuis trois mois sans nouvelle de part et d'autre, nous avons réussi à téléphoner depuis la douane de Fahy après avoir donné cinq francs à un soldat allemand. Puis, il y eut deux rencontres à la frontière au-dessus de la douane de la Grand'Borne avec l'autorisation des Allemands et sous leur surveillance.

La lère fois j'étais seul en compagnie d'un officier allemand; la main sur son pistolet, il me dit : "Mon Dieu, l e voilà; c'est l u i qui m'a sauvé dans la campagne de Pologne." Cela n'empêche que tous les ceinturons des soldats allemands portaient cette inscription: "Gott mit uns".

La seconde fois, il y avait Ruth, Betty avec François et Geneviève âgée d'un an dans sa poussette; c'était le 17 novembre 1942; une vingtaine de membres de la famille étaient venus de Suisse.

En été 1943, nous sommes venus en vacances aux Fourgs. La liaison a vite été établie avec la Suisse. Un dimanche après-midi, Simone Bulle qui menait ses vaches au bord de la frontière remettait François âgé de 3 ans à ses grands-parents. La tentation était trop forte; quelques jours plus tard nous passions aussi avec Geneviève. Au retour, Geneviève est comme une boule avec 9 paires de culottes et Ruth avec de la layette pour le futur bébé. Dans le bois de la Coupe, les enfants babillent. -"Chut, il ne faut pas faire de bruit; les petits oiseaux dorment." - Grosse exclamation: -"Pourquoi ils dorment les petits oiseaux?" Heureusement il n'y avait pas de patrouille.

Ensuite d'une laryngite, j'avais obtenu un certificat médical pour un changement en Suisse. J'y comptais pour venir à l'occasion du mariage de Lulu et Willy.

Le moment venu, tous les visas étaient supprimés. Ce fut l'occasion d'un nouveau passage. Merci à Dieu de nous avoir gardés chaque fois.

Le cauchemar de la guerre terminé, quelle joie d'avoir eu la visite de papa et de maman à Bavans pour Noël 1945.

Comme Pierrot s'intéressait au train de campagne, il l'a exploité pendant quelques années en association avec papa. En 1958, il aurait fallu faire de grosses transformations pour agrandir l'écurie. A la demande de Pierrot, désireux d'entreprendre ces travaux, papa lui a vendu la maison et le domaine avec le consentement de Lulu et de Georges. Cela n'a pas empêché papa d'aider Pierrot en fonction des forces qui lui restaient.

La fusion des Eglises libre et nationale au printemps 1966 fut une étape

difficile. Outre l'abandon de principes bibliques, c'était la perte d'une famille spirituelle. Il y eut un aspect positif: cela nous a amenés à une dépendance totale du Christ. Pierrot et Nelly avaient pris les devants en se rattachant à l'assemblée des frères. Papa n'a pas pu se résigner à aller au culte au temple; il en a beaucoup souffert moralement. Dès lors, il a écouté les cultes à la radio. J'ai refusé d'être pasteur dans cette nouvelle Eglise, n'acceptant ni de baptiser les enfants, ni d'être payé par l'Etat. Au printemps 1967, papa a commencé à s'affaiblir. Malgré les soins que le Dr Schmidt lui a prodigués, il a décliné rapidement. Son coeur était usé. Il s'est éteint le dimanche 2 juillet à 10 h du matin, tandis que les cloches sonnaient. Il avait exactement 78 ans et demi. Il faut avoir perdu son conjoint pour réaliser le vide que cela représente.

C'en fut un pour maman, même s'il semblait qu'elle était parfois la locomotive. Heureusement, Pierrot et Nelly habitaient sur le même palier. Elle était chez eux comme chez elle. Elle n'en a pas moins continué à tenir son ménage et à faire ses repas elle-même.

Comme la Mission Braille était venue s'installer à L'Auberson, maman y a passé bien des heures pour dicter des livres de la Bible à Mlle Huber qui les transcrivait en braille en vue d'une nouvelle édition. Elle était toujours active. Quand elle était fatiguée du tricot, du crochet ou de la broderie, elle faisait des mots croisés. Et puis, ses promenades à la forêt étaient son meilleur fortifiant.

Au printemps, quand l'hiver s'éternisait dans le Jura, ou en automne, au moment des vendanges, quelle joie d'avoir maman avec nous à Savigny, puis à Rolle et à Carouge.

Il y aurait encore tant de souvenirs à raconter. Entre autres, les noces d'or de papa et maman en 1961 où toute la famille avec les oncles et les tantes se sont retrouvés. Et puis, le 24 septembre 1969 pour les 80 ans de maman par un temps radieux.

Qui aurait pensé qu'une personne si énergique, apparemment beaucoup plus robuste que ses soeurs devenues centenaires, puisse être frappée par la maladie. Début avril 1974, puis le 24 septembre, jour de son anniversaire, elle était opérée. Le docteur découvrit un cancer des intestins. Rentrée à la maison handicapée, elle a continué à vivre avec courage et confiance, tout en connaissant son état. Jusqu'au bout, elle a fait front à la souffrance avec une volonté plus forte que son corps. Le mardi 16 mars 1976, elle entra dans le repos du Seigneur, n'ayant été alitée que deux jours.

Quel privilège d'avoir pu être tous réunis autour du lit de papa, puis de maman dans leurs derniers moments avec cette foi commune que la séparation n'est que momentanée.

Papa et maman n'ont pas été des chrétiens en paroles seulement. Ils ont vécu leur foi. Merci à Dieu de nous les avoir donnés.

Conclusion

Il était 4 petits enfants... Nous voici en 1985. Il en reste 3 aujourd'hui devenus parents et grands-parents entourés de leur famille.

En regardant en arrière, peut-être pouvons-nous dire sur des questions secondaires: "Si c'était à refaire, je n'agis pas ainsi." Mais, comme l'écrit Maurice Zermatten: "La vie est un jeu où il n'y a pas de coup d'essai." Cependant, pour l'essentiel, nous ne pouvons qu'être remplis de reconnaissance. En effet, quel privilège d'avoir eu des grands-parents et des parents chrétiens qui nous ont fait connaître le Sauveur. Par ce regard en arrière, nous discernons tant de signes de l'amour de Dieu qui a gardé, conduit et béni.

Avec Lui, nous pouvons poursuivre cette merveilleuse aventure de la vie qu'il nous a donnée et qui nous conduit toujours vers le meilleur: Son Royaume.

Pour terminer, voici une présentation des trois familles de Georges, Pierrot et Lulu.

Le 24 mai 1939, **Georges** épouse **Ruth Guberan** née le 8 décembre 1912. Elle est la 13ème d'une famille de 17 enfants (9 garçons et 8 filles dont l'une est décédée à l'âge de quelques mois). Son père, qui avait une tannerie à Lausanne est décédé en 1921, alors que Ruth avait 9 ans.

Le 4 juin 1939, nous sommes installés dans la paroisse de Bavans-Lougres au Pays de Montbéliard. La mobilisation de guerre nous ramène en Suisse pour quelques mois; puis nous retournons en France jusqu'en 1947. Appelé comme pasteur de l'Eglise libre de Savigny, nous y restons pendant dix ans, puis à Rolle, Begnins- Trélex jusqu'à Pâques 1966, date de la fusion de l'Eglise libre avec l'Eglise nationale. De 1966 à 1968, nous sommes à la Porte Ouverte près de Chalon sur Saône. Enfin de 1968 à 1978 à l'Eglise libre de Carouge-Genève. Depuis novembre 1978, nous sommes à L'Auberson.

Nous avons eu 4 enfants:

François (né le 25.4.1940), instituteur. Il épouse **Lisette Jossevel**. Ils passent 4 ans comme enseignants à Haïti. Rentrés en Suisse ils sont à Vinzel. François est instituteur à Rolle. Ils ont 4 enfants: Christian (12.8.66), Joël (25.4.68), Micael (26.5.70) et Anne-Sylvie (30.10.72).

Geneviève (10.9.41) devient maîtresse ménagère. Elle enseigne 2 ans à Mont-la-Ville, Baulmes et Echallens. En 1963, elle part aux Bermudes où elle se marie avec **Jonathan Livingstone**. De là, ils vont aux Etats-Unis.

Ils ont 4 enfants: Stéphane (13.6.68), Gloria (3.3.71), Timothée (5.2.73), Daniel (13.1.79).

Isabelle (4.11.43)- Après un an en Hollande, puis autant au Liban, avec Opération Mobilisation (oeuvre d'évangélisation), elle passe deux ans de formation à la Porte Ouverte. De là, elle part comme missionnaire en Algérie, au Niger, puis au Centrafrique. Accidentée le 18 juin 1981 alors qu'elle allait voir Olivier au Cameroun, elle succombe le 23 juin. Une brochure intitulée "Un chemin de lumière" retrace sa vie.

Olivier (23.6.46) après une formation agricole a travaillé en Israël dans un kibboutz, puis au Tchad avec la Coopération technique suisse pendant 3 ans. Il a passé 4 ans au Cameroun comme responsable d'une ferme-école, au service de la mission. Il est un de ses agents agricoles itinérants et habite Cossonay. Il a épousé **Marie-Christiane Schwitzguébel** de Rougemont qu'il a rencontrée au Tchad.

Ils ont 3 enfants: Etienne (31.1.72), Claire (10.3.74), Pascal (31.1.76)

Le 15 mai 1937, **Pierrot** a épousé **Nelly Cuendet** née le 6. 12. 1914, fille de Philippe Cuendet-Campiche, cadette de 10 enfants. Son frère aîné, John avait repris de ses parents la fabrication des petites musiques. Pierrot a peu à peu diminué ses heures de travail à l'usine qu'il a finalement quittée pour se donner totalement au train de campagne, avec l'aide de Jean et de Luc. En 1980, ils ont bâti une nouvelle ferme sur la route du Corbet.

Pierrot et Nelly ont eu 5 enfants:

Josette (11.3.38) après avoir été secrétaire d'hôpital a épousé **Daniel Joseph**, son aîné d'un jour. Il est garde forestier pour la commune de Ste-Croix. Leur magasin de skis attire des clients de loin à la ronde.

Ils ont 2 enfants: Paul-André (24.10.64) et Murielle (18.9.67).

Jean-Philippe (6.1.41) a épousé **Lise Mundwiller**. Après avoir aidé au domaine de L'Auberson, ils ont repris la ferme du Mont du Bec le 1er mai 1970 qui est exploité en association avec celui de L'Auberson. Ils ont 7 enfants: Philippe (6.12.64), Nathalie (19.10.66), Katia (24.11.69), Corine (30.7.71), Alexandre (16.5.77), Marie-Louise (5.4.81) et Jean-Frédéric (18.3.83)

Anne-Marie (11.3.42) Après avoir travaillé comme infirmière-sage-femme à l'hôpital évangélique de Naples a épousé **Georges Grandjean**. Ils travaillent au Devens sur St Aubin dans une maison pour alcooliques géré par l'Armée du Salut.

Ils ont 2 enfants: Viviane (26.6.78) et Louis (21.3.80)

Robert (7.11.53) a épousé **Janine Santona** qui est née le 6.3.1946, Exactly 100 ans après le grand-papa Henri Martin.

Robert est directeur de la succursale du Crédit Suisse à Montreux.

Ils ont 2 enfants: David (13.1.78) et Françoise (25.1.83)

Luc (16.5.59) a fait l'école d'agriculture de Marcelin; exploite avec son papa le domaine de L'Auberson. Il a épousé **Evelyne Jaques**, qui malgré son apprentissage dans la banque a une vocation paysanne. Ils ont trois enfants : Aude (14.3.84), Cosette (3.6.86), Gilles (2.1.94)

La grande joie de Nelly et Pierrot, c'est de se retrouver en famille. Les fêtes et les anniversaires sont des occasions qu'ils ne manquent pas. A ce jour, cela représente la magnifique tablée de 26 personnes !

Lucy a épousé en septembre 1943 **Willy Recordon** (27.9.19).

Il a travaillé 45 ans à l'usine Paillard (Hermès-Precisa) à Ste-Croix, dans laquelle il a été contremaître. Après avoir habité au rez de chaussée de la maison de la Saugette, ils ont acheté une maison à Ste Croix où ils habitent depuis le 6 mai 1962, ainsi que Lina, la maman de Willy.

Ils ont eu 4 enfants:

Edith (30.7.44) a épousé **Daniel Duperrex** (8.3.48) Tous deux travaillent à l'école d'études sociales et pédagogiques à Lausanne.

Ils ont 2 enfants: Tristan (28.10.75) et Patrick (4.6.83)

Lise (24.5.46) a épousé Mathias Berk (18.7.45) conseiller pédagogique. Il est actuellement directeur d'une école en Allemagne.

Ils ont 3 enfants: Stéphanie (26.5.69), Christophe (7.7.72) et Johan (1.5.76)

Samuel (31.8.49) a fait un apprentissage de vendeur. Il travaille chez Rémy Jaccard, quincailler à Ste-Croix. Il a épousé **Chantal**

Schneider. Ils ont 2 enfants: Sébastien (16.7.83), Céaric (6.11.85)

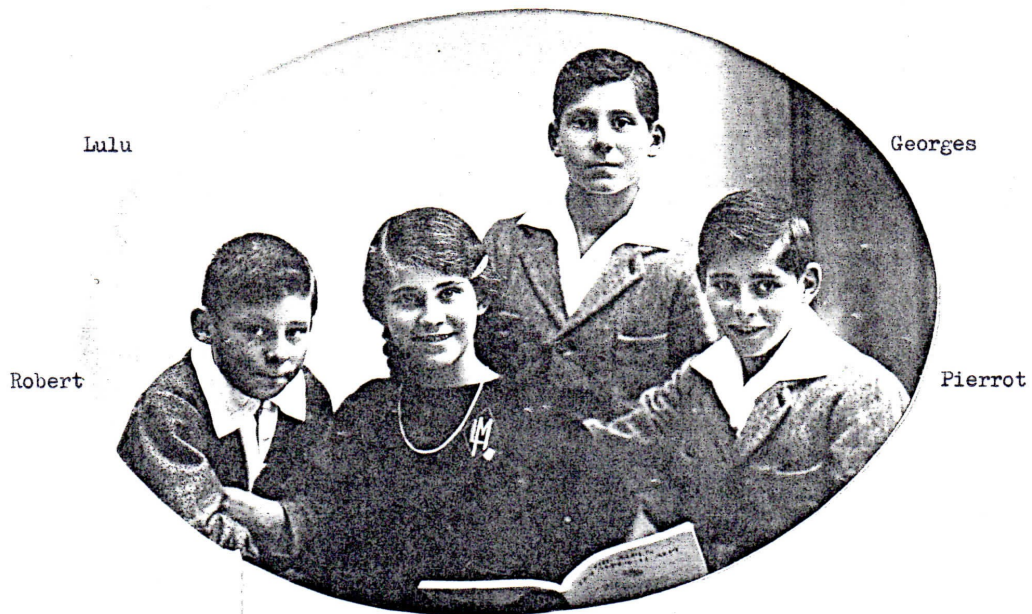
Georges (17.7.55) a obtenu un diplôme de technicien à l'école de petite mécanique de Ste-Croix. Il est au service de l'usine des Charmilles de Genève pour la vente et l'entretien de machines.

Il habite à Stuttgart. Il a épousé **Eva Eberhardt** (10.8.52)

Ils ont eu quatre enfants: Sarah, née le 29.1.83, décédée le 4.12.84.

David (4.3.84), Marc-Olivier (16.12.1985), Raphaël (28.5.1989).

Aux générations suivantes de continuer l'histoire de leur famille !

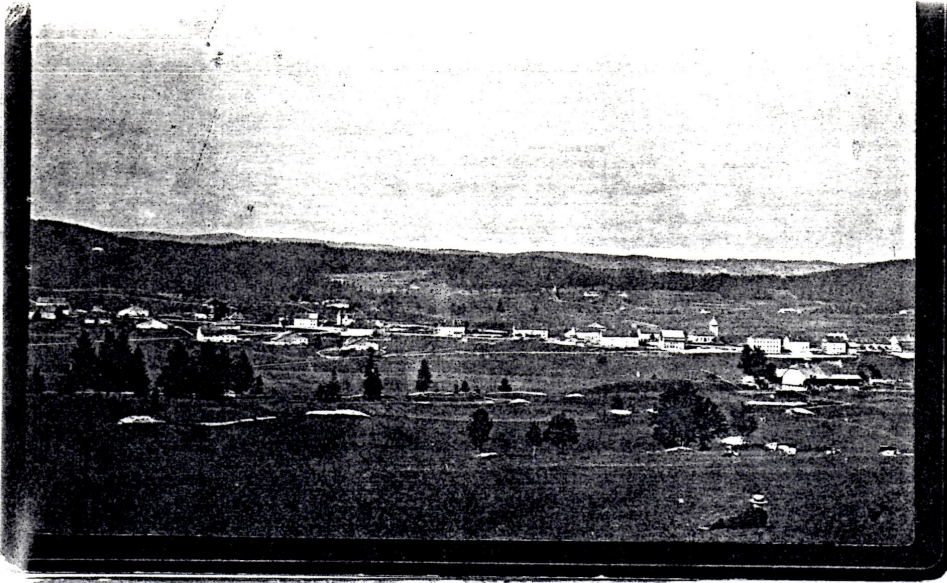


de gauche à droite:
 Albert et Marthe
 Jean et Jeanne
 Paul et Elisabeth



Noces d'or
 d'Albert et Marthe
 Lulu et Willy
 Pierrot et Nelly
 Georges et Ruth





L'Auberson
vers 1890



lère maison construite en 1862
par Auguste Martin (père d'Henri)
venu des Grangettes (toit en pente)
15 mai 1893 (7h du soir) Incendie
1er juillet, fondation des murs de la
nouvelle maison
10 août, levure (charpente)
15 novembre, souper pour 40 personnes
dans la nouvelle maison
30 juillet 1894, installation du
1er ménage
1895, construction reliant le rural
et la maison d'habitation



Henri et Suzanne
Martin-Monnard
Lucie (au centre)
Paul, Jean, Albert
(de gauche à droite)